

Le spleen des repentis de Boko Haram au Niger

Déradicaliser les membres de Boko Haram qui ont rendu les armes. C'est le pari fou qu'a fait le Niger pour tenter de rétablir la paix dans la région de Diffa, à la frontière avec le Nigeria.



A Goudoumaria, au Niger, Oumar Sanda apprend les rudiments d'un nouveau métier : tailleur. © MORGANE WIRTZ.

ORGANISATION



REPORTAGE

GOUDOUMARIA (NIGER)

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Deux miradors s'élèvent au-dessus des dunes, à une dizaine de kilomètres de Goudoumaria, dans la région de Diffa, au Niger. Devant la bâtisse, des soldats jouent aux cartes en surveillant les hauts murs surplombés de fils barbelés du centre de réinsertion des repentis, installé ici depuis juin 2017. Dans la cour, une ribambelle d'enfants s'amuse entre les plantations. Les femmes discutent à l'ombre et, plus loin, des hommes jouent au foot. Le plus âgé d'entre eux n'a pas plus de 35 ans. Leurs bras et leurs visages portent des cicatrices. Des scarifications, mais aussi des impacts de bombes ou de balles. Les 237 personnes logées ici ont vécu au sein du groupe djihadiste Boko Haram.

Fin 2016, le gouvernement nigérien leur a lancé un appel, promettant l'amnistie et une prise en charge s'ils acceptaient de déposer les armes. Cent

trente-trois hommes se sont déjà rendus, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants pour certains d'entre eux. Ils sont installés dans le centre le temps d'être « déradicalisés », ensuite ils seront libérés. « Ils n'ont aucun dossier à la justice, donc ce n'est pas évident de les juger. Ceux dont on est sûrs qu'ils ont tué sont emprisonnés », explique Yahaya Godi, secrétaire général du gouvernorat de Diffa.

Pour Mohamed Bazoum, le ministre de l'Intérieur, il s'agit d'une stratégie de promotion de la paix. « Dans toutes les organisations terroristes, le niveau d'engagement est très différent d'un combattant à l'autre. Ce sont les plus faibles qui constituent le gros lot et qui disjonctent le plus. Pour réduire le nombre de troupes embrigadées, c'est à eux qu'il faut s'adresser pour les attirer », explique-t-il.

Le « vrai islam »

Bien plus que les convictions religieuses, ce sont les promesses d'un salaire, de nourriture ou tout simplement la peur qui ont poussé la majorité des repentis à rejoindre Boko Haram dans leur jeunesse. Samaïla Maji, par exemple, s'est engagé quand il avait quinze ans. « Mes amis avec qui j'étudiais le Coran étaient avec Boko Haram. J'ai pensé que je serais mieux avec eux. Ils avaient de l'argent », raconte-t-il. Une fois dans la forêt de Sambiza, au nord du Nigeria, Samaïla a suivi deux mois de formation militaire. Un jour, son supérieur a décidé qu'il était prêt. « Il nous a dit : "On part au djihad, si tu meurs, tu iras au paradis." Moi, j'avais peur », se souvient Samaïla. À 18 ans, ce

garçon est incapable de dire combien de personnes il a tuées. Boko Haram attaque rapidement, pas le temps de compter les cadavres.

La première année de leur prise en charge, les repentis ont suivi une formation coranique. « Les marabouts (guide religieux) leur ont enseigné le vrai islam », explique depuis son bureau le capitaine major Moussa Garba Hassane, régisseur du centre. *Maintenant, le message est passé. Certains d'entre eux sont devenus marabouts. Ils se relaient, mais le prêche est interdit »,* ajoute-t-il, en attrapant une noix de cola pour la porter à sa bouche.

Chacun des repentis a, dès lors, remis en question sa religion. « L'islam dit que si on vole, on te coupe la main, si tu violes, tu seras fouetté. Chez Boko Haram, ils le font. Ici, ils disent ça, mais ils ne le font pas », explique Mohamadou, l'un des repentis.

« Les marabouts m'ont appris à rester en paix avec les autres et à ne pas les es-croquer », assure Mustapha Aboubakar, le représentant des repentis. *Il y a eu des réfugiés à cause de nous. Certains ont perdu leurs parents »,* regrette-t-il. « J'ai oublié si j'ai violé et si j'ai tué, soutient le jeune homme, en sortant une cigarette de sous son matelas. Si on peut oublier ça ? Je suis fatigué. Si on parle, après, on arrive au fond des choses. Il faut les laisser comme ça. Ça suffit », ajoute-t-il, en expirant la fumée par les narines.

Désertion

Les repentis ont été déçus par Boko Haram. « Il y a la faim, l'inquiétude, les militaires qui nous bombardent. On est

toujours dans la merde », explique Samaïla.

En 2016, suite au ralliement de Boko Haram à l'État islamique, le groupe s'est scindé en deux. Abou Musab al-Barnawi est le chef de l'État islamique en Afrique de l'Ouest. Abubakar Shekau, l'ancien dirigeant de l'organisation, jugé trop extrémiste par l'État islamique, a quant à lui pris la tête du « Groupe sunnite pour la prédication et le djihad ». « Avant, on combattait les militaires. Maintenant, on tire sur nos équipiers d'hier. La guerre entre ces deux fronts est pire puisqu'on se connaît », ajoute Samaïla.

Depuis qu'ils ont déserté, les repentis sont devenus une cible de leur ancien groupe d'appartenance. Un jour, l'un d'entre eux s'est échappé du centre de Goudoumaria, mais il a ensuite été tué par Boko Haram. Rien de tel pour décourager tous ceux qui souhaitent l'imiter. Les militaires qui surveillent le camp sont à la fois leurs géoliers et leurs gardiens.

Mais au fur et à mesure que les mois passent, les murs du centre se font de plus en plus étroits. En décembre, cela fera deux ans que certains repentis se sont rendus. Ils se sentent pris au piège.

Découragés

« La déradicalisation doit prendre maximum un an : six mois de prêches et six mois d'ateliers », explique le capitaine major. Ces ateliers de couture, de menuiserie, de mécanique... ont pour objectif d'apprendre un métier aux repentis, afin d'éviter les récidives. Mais ils n'ont toujours pas été organisés.

D'après le ministre de l'Intérieur, cela ne saurait tarder. La loi rendant possible la réintégration des éléments de Boko Haram ayant fait acte de reddi-

Secte djihadiste

Célèbre pour ses nombreux massacres et ses enlèvements massifs de jeunes femmes, principalement au Nigeria, le groupe Boko Haram (« l'éducation occidentale est un péché ») fit d'abord penser à une secte. Son idéologie extrémiste fondée sur la religion musulmane le range parmi les mouvements dits « djihadistes ». Fondé en 2002, il se rallie d'ailleurs au groupe État islamique (Daesh) en 2014 alors au faite de ses conquêtes.

tion volontaire devrait être promulguée en novembre. Les ressources pour financer les ateliers ont enfin été rassemblées. « Nous aurions vraiment voulu faire en sorte que ces personnes aient déjà appris des métiers et aient été dans des conditions qui permettent d'envisager leur libération. Je suis sûr que si c'était le cas, il y en aurait eu d'autres qui se seraient rendues », regrette Mohamed Bazoum.

En attendant, les repentis s'ennuient. « La journée, on joue aux cartes. Le soir, on joue au ballon », explique un détenu. D'autres suivent des cours dispensés par des ONG ou se sont lancés dans l'agriculture.

Oumar Sanda, lui, est tailleur et passe ses journées sur l'une des trois machines à coudre du camp. « Au nom de tous ceux qui sont ici, je peux vous dire que si on avait su qu'on allait nous laisser ici tout ce temps, on ne se serait pas rendus », affirme-t-il. ■

MORGANE WIRTZ